31761 08266030 9

La Roche, Philippe Jacques de
Ramire

PQ
2330
L46R35

Hubert

Ramire.

Musique de Bianchi.

1805

RAMIRE,

OU

LE FILS NATUREL,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES,

ORNÉ DE SPECTACLE ET DE COMBATS.

Paroles de M. HUBERT,

Musique del signor BIANCHI.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de la Porte St.-Martin, le 20 thermidor an XIII.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire Palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

AN XIV. (1805.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Don SANCHE, roi de Navarre. (Père noble.)	M. *Dugrand.*
Dona ELVIRE, épouse de don Sanche. (Premier rôle.)	Me. *Lecoutre.*
Don FERDINAND, fils de don Sanche et de dona Elvire. (Jeune premier.)	M. *Artiguenave.*
Don RAMIRE, fils naturel de don Sanche. (Premier rôle jeune.)	M. *Philippe.*
FERNANDEZ, ancien officier navarrois. (Second père.)	M. *Dugy.*
CONSTANCE, fille de Fernandez, ect. (Jeune première.)	Mlle *Adèle.*
Don PÉDRE DE HESSE, seigneur navarrois. (Troisième rôle.)	M. *Parisot.*
Chevaliers. Femmes de la reine. Soldats.	*personnages muets.*

La scène se passe près de Najarre, ville de Castille, sur les frontières de la Navarre.

LIBRARY FEB 5 1970 UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2330
L46R35

RAMIRE,

OU

LE FILS NATUREL.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une galerie richement décorée.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Généreux inconnu dont la valeur vient de m'arracher aux transports criminels d'un chevalier déloyal, qui, sans égard pour le rang de mon père et les lois de l'hospitalité, voulait me rendre la victime de son odieux amour : vous, à qui je dois l'honneur et la vie, jusques à quand vous couvrirez vous du voile impénétrable qui nous cache votre nom et votre naissance ?

RAMIRE.

Belle et vertueuse Constance, en vous arrachant des mains du scélérat qui vous enlevait de la maison paternelle, j'ai rempli le devoir d'un véritable chevalier. Je bénis le hasard qui m'a procuré l'avantage de vous être aussi utile, je n'en éxige aucune reconnaissance, le prix de cette action est dans mon cœur, et je suis trop fier de vous avoir délivrée pour en demander un autre. Quand à mon nom, permettez-moi de vous le taire encore. Aujourd'hui peut-être la renommée vous l'apprendra, mais jusqu'à l'évènement qui se prépare, je dois garder un secret que je vous cache avec peine.

CONSTANCE.

Ah ! sans doute votre nom est digne du courage que vous montrez, avec une âme aussi belle que la vôtre... Mais, seigneur, quel est cet évènement dont vous me parlez ?

RAMIRE

Vous voyez depuis deux jours les préparatifs que fait votre illustre père pour la réception du roi de Navare, son auguste souverain. Ce prince doit honorer ces lieux de sa présence et un intérêt puissant m'engage à la désirer.

CONSTANCE.

Quel intérêt?...

RAMIRE.

Je connais le cœur de ce grand Roi : il est bon, sensible : mais malheureusement trop faible ; il a une épouse qu'il adore, il ne voit que par ses yeux, il n'agit que par les impulsions qu'elle lui donne. Voilà d'où naissent mes chagrins et le malheur qui n'a cessé de me poursuivre depuis que je respire.

CONSTANCE.

Quel mystère !... quoi ! seigneur, vous avez des peines et vous craignez de les déposer dans le sein d'une amie que votre courage a sauvée. Est-ce ainsi que vous connaissez l'amitié et ses douces consolations?

RAMIRE.

Quelle aimable candeur ! non, belle Constance, je ne veux plus mériter ce reproche. Vous avez sur moi trop d'empire pour que je résiste à vos instances. Vous allez tout savoir.

CONSTANCE.

Parlez.

RAMIRE.

Vous ignorez peut-être que le roi de Navarre, avant la mort de son père, avait aimé Clémentine de Moréna, femme aussi belle que vertueuse ; trop sûr que son père ne consentirait jamais à son hymen à cause de la distance que la fortune et la naissance avaient mise entr'eux, et subjugué par l'amour qui le consumait, Don Sanche épousa secrètement Clémentine. Le Roi furieux fit casser ce mariage et enfermer Clémentine dans une retraite ignorée où elle expira peut de tems après m'avoir donné le jour.

CONSTANCE.

Vous seriez le fruit de cette fatale union ?

RAMIRE.

Privé de ma mère, je fus encore enlevé à sa tendresse paternelle. Élevé dans un pays presque désert, j'y signalai ma force et mon adresse. Cependant mon père parvint à découvrir mon asile, et sa générosité me mit bientôt au-dessus du besoin, mais il ne put jamais me faire reconnaître pour son fils. Peu de tems après Dona Elvire parut à la cour avec tous les charmes de la jeunesse et de la beauté : mon père l'épousa par ordre du Roi ; il aima aveuglément cette nouvelle épouse,

et quoique la mort d'un père semble lui permettre de réparer son injustice à mon égard, je n'ai pu réussir jusqu'à présent à faire réhabiliter la mémoire de ma mère et légitimer ma naissance.

CONSTANCE.

Infortuné jeune homme ! suivez le noble orgeuil qui vous anime : il fait l'éloge de votre cœur ; mais attendez-vous à plus d'un obstacle de la part de la Reine.

RAMIRE.

Je n'envie pas le trône que Don Sanche doit laisser à Ferdinand, mon frère... il en est digne : la renommée publie par tout sa valeur et ses vertus, mais, sans nuire à Ferdinand, on peut me rendre l'honneur et la considération dûs au fils d'un souverain. Voilà le motif qui me retient en ces lieux. Votre père m'a promis de me ménager un entretien avec le Roi. Je veux le voir, je veux recouvrer sa tendresse, et faire cesser le cruel abandon dans lequel il m'a laissé, depuis qu'époux trop faible il se laisse gouverner par la Reine.

CONSTANCE.

Ah ! combien je desire que cet entretien termine vos disgraces ! vous me paraissez si digne des bienfaits de la fortune et des faveurs du destin !... Mais j'apperçois mon père.

SCENE II.

FERNANDEZ, RAMIRE, CONSTANCE.

FERNANDEZ.

Allons, mon jeune ami, prenez courage : le Roi n'est pas éloigné, vous allez voir votre père ; et, si j'en crois mes pressentimens, il vous rendra dans son cœur la place que vous méritez à tant de titres.

RAMIRE.

Seigneur Fernandez, je vous devrai mon bonheur....

FERNANDEZ.

Vous vous trompez, mon ami : c'est encore moi qui vous devrai de la reconnaissance ; ce que je fais pour vous ne me coûte rien, vous avez exposé vos jours pour sauver ma fille ; d'ailleurs une bonne action est si douce à faire, que je suis toujours étonné qu'on en fasse si peu.

RAMIRE.

Vous parlez d'après votre cœur.

FERNANDEZ.

Et d'après le vôtre je n'en doute pas.

CONSTANCE.

Le courageux Ramire nous en a donné des preuves.

FERNANDEZ.

Pardonnez-moi ma familiarité, cet air brusque qu'on me reproche quelquefois, est naturel chez moi; et à mon âge on ne refait pas son caractère.

RAMIRE.

Conservez toujours cette noble franchise, elle prouve une belle âme.

FERNANDEZ.

Ma franchise est un langage étranger à la cour; elle y déplaisait; voilà pourquoi je me suis retiré dans mes domaines. J'y vis content, je fais du bien à mes vassaux : ils sont heureux, et le tableau de leur félicité me fait passer des momens agréables... je n'ai plus qu'un regret.

CONSTANCE.

Un regret, mon père ?

FERNANDEZ.

Oui, je suis fâché que don Ramire soit issu du sang des rois.

CONSTANCE.

Pourquoi cela ?

FERNANDEZ.

Ha ! j'ai mes raisons.

RAMIRE.

Ne peut-on les connaître ?

FERNANDEZ.

Pas encore, mais plus tard je vous ouvrirai mon cœur.

RAMIRE.

Vous m'étonnez.

FERNANDEZ.

Si vous rentrez, comme je le présage, dans les bonnes grâces de votre père, vous ne saurez jamais mon secret.

RAMIRE.

Comment, vous dont j'admirais tout-à-l'heure la franchise...

FERNANDEZ.

Oui Ramire, tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, une fortune brillante à vous offrir, et... mon secret allait m'échapper.

RAMIRE.

Je vous devine, homme sensible et généreux ! de quelle admiration vous me pénétrez ! vous avez pensé, comme moi, qu'il est impossible de voir votre aimable fille sans éprouver un sentiment qui nous enchaîne pour la vie, vous avez lû dans mon cœur, et vous n'osez m'offrir une récompense qu'un excès de délicatesse m'aurait empêché de vous demander; mais si je rentre dans mes droits légitimes, et si Constance ne sent pas déloignement pour moi, je vous jure de n'avoir jamais d'autre épouse.

CONSTANCE, *à part.*

Quel doux espoir !

RAMIRE.

Votre rang et vos services vous placent auprès du souverain, mon père vous aime et vous honore, que vous faut-il de plus?

FERNANDEZ.

J'en accepte l'augure. Si le Roi vous dédaigne, vous serez regardé comme le fruit d'un mariage illégitime ! Eh ! qu'importe ? ce n'est pas votre faute, vos parens sont connus: ils étaient généreux l'un et l'autre, ils ont déposé dans votre cœur le germe de leurs vertus : et si, dans cette circonstance, quelqu'un doit rougir, c'est le père assez faible pour redouter les embrassemens d'un fils qui doit être un jour l'honneur de sa famille... Mais j'entends une marche, sans doute le Roi est près d'ici ; je vais à sa rencontre. Vous, ne paraissez qu'au signal convenu. (*Il sort.*)

SCENE III.

RAMIRE, CONSTANCE.

RAMIRE.

Tant de bonheur me serait-il réservé ? votre père aurait-il la générosité de m'admettre dans sa famille ! mais vous, belle Constance, que pensez-vous de ce projet ? votre cœur est-il d'accord avec celui du bienfaisant Fernandez ? partagerez-vous ses sentimens pour un malheureux prince abandonné de la nature entière ?

CONSTANCE.

Ah ! seigneur, laissez agir mon père, sa fille est soumise et respectueuse...

RAMIRE.

O dieu ! aurais-tu marqué ici le terme de mes malheurs ?

CONSTANCE.

Voici le Roi, retirez-vous, seigneur.

(*Ramire sort. Pantomime entre lui et Constance.*)

SCENE IV.

LE ROI, LA REINE, FERDINAND, FERNANDEZ, Don PÈDRE, CONSTANCE, Chevaliers, plusieurs Femmes.

(Le roi entre avec Fernandez, et précédé de plusieurs chevaliers. La reine vient ensuite avec son fils à qui elle donne la main. Les femmes et les chevaliers ferment le cortège. Pendant la marche on donne un

t des fanfares. Constance se mêle parmi les femmes de la reine, lorsque tout le monde a pris sa place.)

FERNANDEZ.

Mon auguste souverain, j'ai donc enfin le bonheur de vous posséder. Voilà le plus beau jour de ma vie.

LE ROI.

Don Fernandez, je me plains quelquefois du faste attaché à la dignité de mon rang ; je sens aujourd'hui toute l'amertume des privations qu'il m'impose, puisqu'il ne me permet pas de visiter aussi souvent que je le voudrais des sujets fidèles et respecteux comme vous.

LA REINE.

On m'a dit, Don Fernandez, que vous aviez une fille charmante.

FERNANDEZ.

Madame, on ne vous a point trompée : je suis fier d'être son père ; elle est douce et bienfaisante, et si je n'avais pas le bonheur de vous voir, je croirais que ma Constance est la plus belle personne du royaume.

LA REINE.

Pourquoi n'est-elle pas ici ? avez-vous craint de la montrer à la cour ?

FERNANDEZ.

La voici, madame, elle vient vous présenter ses hommages.

(Constance avance et salue respectueusement la reine.)

LA REINE.

Tant de charmes ne doivent pas être ensevelis dans la solitude d'un château. Elle ne peut qu'embellir ma cour : si vous le permettez, Fernandez, je la garderai auprès de moi.

FERNANDEZ.

Ah ! madame.

LA REINE.

C'est une affaire terminée : Je me charge de son établissement.

CONSTANCE, *à part.*

Quel est son dessein ?

FERNANDEZ.

Sire, voulez-vous me permettre de vous présenter un jeune homme qui vous est cher, et qui vous aime tendrement ?

LE ROI.

Qu'il vienne. J'aime les bons serviteurs, et je suis heureux quand je peux répandre quelques bienfaits.

(*Fernandez fait un signe, Ramire paraît.*

SCENE V.

LE ROI, LA REINE, FERDINAND, FERNANDEZ, RAMIRE, Don PÈDRE, CONSTANCE, Chevaliers, Femmes de la Reine.

(*Ramire va se jeter aux pieds de son père.*)

LE ROI.

Que vois-je? Ramire!

LA REINE.

O coup inattendu! (*Tableau général.*)

LE ROI.

Relève-toi, mon fils.

FERDINAND, *à part.*

Son fils!

LE ROI.

Ce n'est point là ta place, elle est dans les bras de ton père. (*Ils s'embrassent.*)

FERDINAND.

Il est donc vrai que j'ai un frère? avec quel mystère on me l'avait caché!

RAMIRE.

O doux embrassemens! est-il un plaisir qu'on puisse vous comparer?

FERNANDEZ.

Eh bien, quand je vous disais que ce jour serait le dernier de vos souffrances.

LE ROI.

Mon cher fils! mais, dis-moi: pourquoi es-tu resté si long-tems ignoré? quel asile inconnu t'a soustrait à ma tendresse?

RAMIRE.

Combien vous métonnez! quoi! ce n'est point par votre ordre que j'étais exilé de votre capitale? ce n'est pas vous qui avez refusé de me voir et de m'entendre? et qui avez répondu à mes lettres respectueuses par des menaces terribles, si j'avais l'audace de vous nommer mon père?

LE ROI.

Quel est donc ce mystère? quel mortel a eu la coupable témérité d'abuser ainsi de mon nom?

LA REINE.

C'est moi, sire.

LE ROI.

Vous, madame!

LA REINE.

Je n'ai pas cru commettre une action si blâmable en vous *Ramire.*

épargnant l'embarras de voir un fils que les lois de l'Etat vous empêchent d'avouer.

LE ROI.

Qui vous a chargé de ce soin ?

LA REINE.

Votre honneur, ma tendre sollicitude pour notre fils et mon amour pour vous. Eh bien, blâmerez-vous encore la conduite que j'ai tenue ?

LE ROI.

Oui, madame...

RAMIRE.

O mon père, ne jugez pas votre épouse avec trop de sévérité. Elle m'a causé bien des peines, mais son excuse est dans sa tendresse pour un fils bien digne de votre amour.

FERDINAND, *à part.*

Et voilà le frère dont on m'a si long-tems dérobé l'amitié.

RAMIRE.

Sire, j'en prends à témoin Dieu qui m'entend : ce n'est point l'éclat du rang suprême qui flatte mon ambition, c'est le bonheur de ne plus me séparer de vous et de vous consacrer ma vie.

LE ROI.

Mon fils, ce n'est point ici le moment de discuter de si grands intérêts; tes droits sont incontestables. C'est en présence de ma cour assemblée que je veux réhabiliter la mémoire de ta malheureuse mère, et te rendre la considération qu'un préjugé barbare, et un ordre tyrannique t'ont fait perdre si long-tems.

LA REINE.

Une préjugé barbare et un ordre tyrannique ! quelles maximes ! Sire, J'aime à croire que ce discours est plutôt l'expression d'un sentiment pénible qu'un principe gravé dans votre cœur.

LE ROI.

Fernandez, je connais votre attachement pour ma personne, et je vous prie de m'en donner une preuve nouvelle ; je me rendrai demain au camp où je dois passer en revue une partie de mon armée ; je vous charge d'y amener Ramire. C'est-là que je veux le reconnaître solemnellement pour mon fils, et fixer irrévocablement sa destinée. Vas, mon ami; tu as pu, sans crime, douter un moment de mon affection : les apparences m'ont accusé à tes yeux; mais je saurai te dédommager des chagrins qu'a dû te causer une pensée si affligeante.

RAMIRE.

O le meilleur des pères ! (*il baise les mains du Roi et se retire avec Fernandez et Constance.*)

SCENE VI.

LE ROI, LA REINE, FERDINAND, Don PÈDRE, Chevaliers, Femmes de la Reine.

LA REINE, *à Ferdinand.*

Viens, mon fils, viens unir ta douleur à la mienne. Tu n'as plus que ta mère pour te consoler.

LE ROI.

Que dites-vous, madame?

LA REINE.

Ingrat! voilà donc le prix de l'amour le plus tendre?

LE ROI.

Quel langage!

LA REINE.

Sentez-vous l'imprudence de la promesse que vous venez de faire? si vous l'exécutez, n'en craignez-vous pas les suites? Ramire a sur Ferdinand la prérogative que lui donne le droit d'aînesse : il doit porter dans son cœur le germe de l'ambition ; en le reconnaissant pour votre fils, vous lui créez des titres que l'illégitimité de sa naissance lui avait refusés, et vous établissez entre les deux frères une rivalité également funeste au peuple qu'elle va diviser et au fruit héréditaire d'une union assortie qui fit le bonheur de nos deux familles.

LE ROI.

C'est trop vous effrayer.

LA REINE.

Ah! croyez-en les pressentimens d'une mère qui se trompe rarement sur la destinée de son fils.

LE ROI.

En rendant à Ramire la justice que je lui dois, je ne sacrifierai pas les intérêts de votre fils. Ferdinand m'est aussi cher qu'à vous-même ; je veux qu'il règne après moi. Vous n'ignorez pas que demain je dois le proclamer mon successeur aux yeux de l'armée et des grands du royaume. Que vous faut-il de plus?

LA REINE.

Il faut révoquer la parole qui vous est échappée dans un transport inconsidéré. En laissant Ramire dans l'obscurité dont il n'aurait pas dû sortir, il faut lui ôter les moyens de disputer l'autorité suprême à votre héritier légitime.

LE ROI.

Que me demandez-vous?

LA REINE.

Un acte de justice qui intéresse tous les ordres de l'Etat. Je

sais qu'il en doit coûter à votre cœur ; mais un souverain n'est pas toujours le maître d'écouter les affections de son âme. Il est des circonstances où la politique lui commande impérieusement de sacrifier ses propres sentimens au bonheur des peuples qu'il gouverne.

LE ROI.

Que deviendra cet infortuné ? est-il cause du malheur qui pèse sur sa tête ?

LA REINE.

Qu'il aille sous un ciel étranger... que là, comblé de vos bienfaits.

LE ROI.

Quoi, vous voulez ?...

FERDINAND.

Eh ! qu'a-t-il fait pour être privé de la tendresse de son père ? la perte de l'infortunée qui lui donna le jour n'est elle pas assez douloureuse pour lui ? Je l'avouerai, j'ai toujours soupçonné l'existence de ce frère ; mais le soin qu'on a mis à me cacher sa naissance, me paraissait un avis indirect qui me défendait d'en approfondir le mystère. Aujourd'hui qu'il est avoué par mon père, avec quel plaisir je lui prodiguerai les douces consolations de l'amitié ! ah ! si son cœur ressemble au mien, qu'il doit s'estimer heureux de trouver un ami dans un frère !

LA REINE.

Mon fils, vous êtes trop jeune pour apprécier ce qu'un tel sentiment a de dangereux. Laissez agir votre mère ; elle a bien assez à combattre ! Eh bien, sire, que décidez-vous ?

LE ROI.

Puis-je consentir à une séparation si cruelle ?

LA REINE.

Est-ce là le pouvoir que j'ai sur votre esprit, et la récompense que vous réserviez à ma tendresse ? j'aurai donc passé ma vie à vous consoler dans les chagrins inséparables de la grandeur ; je me serai occupée pendant vingt ans à prévenir vos moindres volontés, à rassembler autour de vous tout ce qui pouvait contribuer à votre bonheur, à vous prodiguer ces soins si précieux quand ils s'adressent à l'objet de notre amour : je me serai privée des plaisirs les plus innocents pour veiller à l'éducution de votre fils : et voilà le fruit que j'en retire ! un instant a détruit mes plus chères illusions, et tout le charme des sacrifices que je m'étais imposé. Ah ! sire, j'attendais plus de votre tendresse !

LE ROI.

Que vous êtes injuste !

LA REINE.

Si je n'ai plus sur votre cœur cet empire si doux, dont je n'ai encore usé que pour aider à faire le bonheur de vos peuples, si je ne peux plus vous empêcher de faire une action qui va m'humilier, du moins permettez-moi de ne pas en être le témoin ; la vue de ce spectacle est au-dessus de mes forces. Laissez-moi dévorer mes chagrins dans la solitude qui convient désormais à ma situation. Le tems de mon bonheur est passé, je n'ai plus que des soupirs à faire entendre, et que des larmes à verser.

LE ROI.

Quelle funeste prévention vous égare ?

LA REINE.

N'en parlons plus, sire, j'ai fait mon devoir : vous êtes l'arbitre de mon sort, mais si vous me refusez, puisse le ciel abréger ma douleur en m'ôtant des jours que je vous avais consacrés et qu'il m'eût été si doux de prolonger pour embellir les vôtres. (*fausse sortie.*)

LE ROI.

Madame...

LA REINE.

Mes conseils vous deviennent inutiles, et je veux vous cacher mes larmes.

LE ROI.

Eh bien, eh bien, femme injuste, usez de l'ascendant qu'un amour despotique vous donne encore sur mon esprit. Vos raisonnemens ne m'ont point convaincu, mais vos pleurs me déterminent ; mon cœur se révolte, mais il souffrira seul ; et dans ma faiblesse, j'aurai peut-être encore assez de force pour en appaiser le murmure, jusqu'au moment où, rendue à la raison, vous reconnaîtrez combien vos craintes étaient cruelles et outrageantes pour mon malheureux fils.

LA REINE.

(*A part.*) Je triomphe ! (*haut.*) Qu'ordonnez-vous !

LE ROI.

Ah ? ne me consultez pas ; votre amour l'emporte ; je diffère le bonheur de Ramire, n'exigez rien de plus ; puissiez-vous revenir promptement d'une erreur qui troublera ma félicité, sans détruire la ferme résolution que j'ai prise de lui rendre plus tard aux yeux des hommes ce titre sacré que ma bouche lui refuserait envain quand mon cœur le lui donne. Jusques-là réglez sa destinée comme vous avez réglé la mienne.

LA REINE, *à part.*

Son sort est prononcé. (*ils sortent.*)

SCENE VII.

FERDINAND, *seul.*

Que les allarmes de la reine me paraissent injustes ! quelle rigueur elle déploie contre mon frère ! Ah ! si elle savait ce qu'il m'en a coûté pour retenir les épanchemens de mon âme... mais elle est ma mère, il ne m'appartient pas de la juger... Cependant s'il était en mon pouvoir d'arrêter les persécutions qu'elle prépare à cet infortuné, l'honneur ne m'en fait-il pas une loi ? la désobéissance est-elle un crime quand elle prévient des malheurs qu'une exagérée peut faire naître à chaque instant ? (M.) Mais j'apperçois Ramire.

SCENE VIII.

FERDINAND, RAMIRE.

RAMIRE, *dans le fond du théâtre.*

C'est lui !

FERDINAND.

Ah ! je peux donc enfin embrasser mon frère ! Ramire, quelques soient les raisons que la politique voudrait opposer à notre amtié, la nature triomphera de ses vains efforts, et nous resterons unis.

RAMIRE.

Ah ! je t'avais bien jugé !

FERDINAND.

N'est-ce pas le même sang qui coule dans nos veines ? où l'homme cherchera-t-il des amis, s'il repousse ceux que le ciel lui a donnés.

RAMIRE.

Ainsi tu ne rougiras pas de m'appeler ton frère. Unis désormais par l'amitié la plus étroite, nous pourrons prodiguer ensemble au respectable auteur de nos jours tous les soins de la tendresse filiale.

FERDINAND.

Avec qu'elle joie j'accepte cet heureux présage !... Mais, Ramire, je dois te dire une vérité qui m'afflige ; notre bonheur éprouvera peut-être encore plus d'une entrave. Après ton entrevue avec mon père, la Reine, craignant les effets de ton ambition, et une rivalité qui n'existe pas dans nos cœurs, a combattu de tout son pouvoir la résolution qu'il avait prise. Elle a ébranlé sa fermeté, et dans cet instant l'amour et la politique ont triomphé de ses sentimens.

RAMIRE.

Encore de nouveaux obstacles, et c'est ta mère qui les fait naître !

FERDINAND.

Ne perds point courage, ta cause devient la mienne, et je la défendrai avec cette chaleur que l'amitié seule inspire. J'appercois la Reine, je t'en supplie, mon frère, modère-toi devant elle. Ne justifie pas ses craintes par la fierté de tes discours, et ne rends pas infructueux tous les efforts que je me propose de faire en ta faveur auprès du Roi.

SCENE IX.

LAREINE, FERDINAND, RAMIRE, Don PÈDRE.

LA REINE, *à Don Pèdre dans le fond du théâtre.*

Que vois-je? (*à Ferdinand.*) Que faites-vous ici, mon fils ? votre place est auprès du Roi, allez : il vous demande.

FERDINAND.

Madame...

LA REINE.

Votre père a des ordres à vous communiquer ; ils intéressent votre bonheur et ma tranquillité. Je jugerai de votre attachement pour moi par votre soumission aux volontés de mon époux.

FERDINAND, *à Ramire en sorant.*

Calme et prudence.

SCENE X.

LA REINE, RAMIRE, Don PÈDRE.

LA REINE.

Ramire, votre père m'a rendue l'arbitre de votre destinée, vous savez jusqu'où va mon pouvoir : il est sans bornes ; gardez-vous de le braver par une résistance inutile et dangereuse. Le Roi, mon époux, a révoqué l'ordre qu'il vous avait donné de vous rendre au camp, je vous en renouvelle ici la défense : malheur à vous si vous osez l'enfreindre.

RAMIRE.

Madame, je n'ai point oublié combien votre autorité m'a été funeste jusqu'à présent ; mais vous, ne vous souvient-il plus de l'aveu que vous avez fait à mon père en ma présence. Il ne vous a point déguisé sa surprise ; et ma douleur n'a été contenue que par le respect que je vous dois ; mais après ce que

j'ai vu, vous me permettrez du moins de douter de l'ordre que vous venez de me donner.

LA REINE.

Audacieux!

RAMIRE.

Ce n'est point de l'audace, madame, c'est l'expression d'un cœur vivement blessé qui se révolte contre l'injustice et l'oppression.

LA REINE.

Si vous méconnaissez ma puissance, vous apprendrez à craindre les effets de ma haîne.

RAMIRE.

Je ne crains que l'indifférence de mon père, et la faiblesse qu'il a pour vous.

LA REINE.

Téméraire ! s'il est vrai que son amour pour moi me donne un empire absolu sur son esprit, par quel aveuglement vous exposez-vous à mon inimitié. Pourquoi exciter un courroux qui vous a été si funeste, et qui peut maintenant causer votre perte? oui, vous devez croire que je ne me lasserai pas de vous poursuivre, et que ma haîne ne se rallentira qu'après vous avoir mis dans l'impossibilité de nuire à mes desseins ?

RAMIRE.

Toujours des menaces, et jamais une parole consolante ! ah ! madame, la douceur est le plus séduisant appanage de la beauté ; pourquoi en altérer les traits par des transports qui détruisent tout le charme de son empire.

LA REINE.

Vous seul les excitez ces transports qui éclatent malgré moi. Au lieu de mériter ma bienveillance par une déférence qui peut vous être si favorable, vous armez mon orgueil contre vous ; mais vous apprendrez bientôt qu'on ne brave pas impunément mon autorité.

RAMIRE.

Madame, il m'est affreux de vous déplaire ; mais un sentiment irrésistible m'entraîne vers l'auteur de mes jours. Je l'aime, je suis sûr d'en être aimé ; cette certitude m'a comblé de joie et m'a rendu mon courage. Trop long-tems une intrigue odieuse m'a privé de sa présence et de ses bienfaits, je suis las de traîner mon existence dans l'opprobre et dans l'abandon. J'ai pris la ferme résolution d'en faire cesser la honte et l'incertitude et je ne connais sur la terre aucune puissance capable de m'arrêter dans ce dessein. (*il sort.*)

SCENE XII.

LA REINE, Don PÈDRE.

LA REINE.

Vous l'entendez, Don Pèdre, plus de ménagement ; je vous autorise à prendre les mesures les plus promptes pour vous assurer de sa personne. Dès que vous en serez maître, conduisez-le hors de mes États : qu'il y soit surveillé avec la sévérité la plus rigoureuse, et surtout qu'un secret inviolable dérobe au Roi le lieu de son exil, mes bienfaits seront le prix de votre zèle à me servir. Allez.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un camp. On voit sur les côtés et dans l'éloignement plusieurs tentes superbement ornées : celle du Roi est plus remarquable encore que les autres. Elles sont placées derrière des rangées d'arbres ornées de guirlandes, de chiffres et d'armoiries. Dans le fond est un trône destiné pour le Roi. Il est caché par une toile qu'on doit lever lorsque ce Prince fait son entrée dans le camp.

SCENE PREMIÈRE.

RAMIRE, FERNANDEZ, Soldats.

FERNANDEZ, *aux soldats.*

Allez à vos postes, le Roi va paraître. (*à Ramire.*) Le tems presse, mon ami, je n'ai qu'un mot à vous dire : soit oubli de sa part, soit la crainte de me confier sa faiblesse, le Roi ne m'a point communiqué le contre-ordre dont la Reine vous a parlé, s'il existe, je suis sensé l'ignorer : ainsi vous pourrez paraître sans qu'on m'accuse de désobéissance.

RAMIRE.

Je tire un augure favorable du silence de mon père, c'est peut-être un consentement tacite qui m'autorise à me présenter au camp.

FERNANDEZ.

Quelqu'en soit le motif, ne faites point d'imprudence, soutenez vos droits avec la dignité qui convient à la justice de votre cause, mais modérez l'indignation qui vous anime : elle nuirait à vos intérêts, et pourrait me compromettre. Le crédit que la Reine a sur l'esprit de son époux lui donne déjà trop davantages sur nous, gardez-vous bien de les augmenter par des emportemens qui légitimeraient aux yeux du Roi les moyens dont elle a osé se servir.

RAMIRE.

Je mettrai dans mes discours toute la modération dont je suis capable, je vous le promets. Cependant je vous l'avouerai, le caractère impérieux de la Reine me révolte, le motif de sa persécution est si cruel que, si elle me traite avec la même injustice, il me faudra toute ma prudence pour m'empêcher d'éclater.

FERNANDEZ.

Elle vient. Éloignons-nous ; il ne fant pas qu'elle soupçonne votre présence en ces lieux. Il n'est pas de moyens qu'elle n'employat pour faire échouer notre dessein, et détruire l'heureux effet que nous en attendons. (*Ils sortent.*)

SCENE II

LA REINE, Don PÈDRE, Chevaliers.

LA REINE.

Par quelle fatalité Ramire vous est-il échappé ?

D. PEDRE.

Fernandez ne l'a point quitté, et je n'ai pas voulu employer la violence de peur de vous compromettre. Mais rassurez-vous, madame, nous pouvons lui porter un coup bien plus certain, et qui vous en délivrera pour jamais, s'il réussit.

LA REINE.

Quel est-il ?

D. PÈDRE.

Il demande beaucoup d'adresse et de sang-froid ; vous le trouverez peut-être un peu hardi ; mais votre ennemi est dangéreux...

LA REINE.

Expliquez-vous.

D. PEDRE.

Si vous êtes jalouse d'assurer le repos de l'État et la tranquillité de votre fils, vous ne devez pas balancer à suivre mes conseils. La faiblesse de votre époux doit vous être assez connue ; il aime Ramire, il ne se déterminera jamais, sans de puissantes raisons, a le laisser dans son obscurité. Si vous ne mettez ent'reux une barrière insurmontable, vous serez toujours agitée des mêmes craintes ; vous n'en triompherez qu'en attirant sur sa tête la colère de son père. Eh ! qui sait jusqu'où cet ambitieux osera porter ses prétentions, si vous avez le malheur de perdre votre époux ? qui vous répondra qu'il respectera votre autorité et les jours de votre fils ?

LA REINE.

Hé bien, expliquez-vous, quel est votre dessein ?

D. PÈDRE.

Il faut que vous ayez avec Ramire un entretien particulier, sous le prétexte spécieux d'une réconciliation qu'il doit désirer, je me charge de vous ménager cette entrevue décisive.

LA REINE.

Quel en sera le but?

D. PÈDRE.

De le perdre sans retour.

LA REINE.

Comment y parviendrez-vous ?

D. PÈDRE.

Rien n'est plus facile. Je choisirai pour l'heure du rendez-vous l'instant où la troupe ira dans la plaine voisine, se livrer aux exercices militaires prescrits par le Roi. Je ne laisserai pour gardes de camp que des hommes qui me sont entièrement dévoué. Ramire vous croira seule ; mais moi...

LA REINE.

Je vous devine. Mais s'il oppose de la résistance.

D. PÈDRE.

Voilà ce qui le perdra... J'entends le bruit des fanfares : déjà de toutes parts on se rend sous les armes ; la cérémonie va commencer. Pendant que vous allez rejoindre votre époux, je vais tout disposer pour l'exécution de ce projet.

SCENE III.

LE ROI, LA REINE, FERDINAND, CONSTANCE, Chevaliers, Femmes de la cour, Soldats.

(Des pelotons de soldats passent çà et là comme pour se rendre à leurs corps respectifs. Les Chevaliers paraissent au bruit des fanfares ; ils tiennent chacun une dame par la main. Le Roi tient celle de la Reine. Constance donne la sienne à Ferdinand, et Fernandez a pris celle d'une autre dame. Après eux sont les pages ; viennent ensuite d'autres Chevaliers avec des dames. Plusieurs corps de troupes de différentes armes défilent, et se rangent sur les côtés de la scène. Le Roi conduit Elvire sur son trône et la fait asseoir à côté de lui. Les Chevaliers conduisent leurs dames et les font asseoir sur les gradins placés tant sur les côtés du trône qu'au-dessous. Le Roi donne un signal : la troupe se range par colonnes. Le Roi passe dans les rangs et fait la revue avec Ferdinand ; il commande ensuite plusieurs évolutions qui s'exécutent avec précision. Après cet exercice, il va se rasseoir sur son trône : la troupe reprend sa première place : Ferdinand reste debout au pied du trône.)

LE ROI.

Illustres chevaliers, compagons de mes travaux, vous braves soldats à qui je dois une partie de ma gloire, le devoir d'un Roi est d'honnorer les institutions utiles au bonheur de ses peuples. L'ordre de la chevalerie fut toujours le plus ferme soutien de l'État, je ne peux lui marquer ma reconnaissance d'une manière plus éclatante qu'en admettant dans son sein l'unique héritier de ma couronne. Braves chevaliers, que Fer-

dinand, mon fils bien aimé, apprenne dans vos rangs cet art que la perversité des hommes a rendu nécessaire, et qui mène à la gloire par des sentiers si funestes à l'humanité. Qu'il apprenne de vous, que la vertu la plus difficile et la plus glorieuse, est de se modérer dans la victoire. Le plus beau triomphe ne vaut pas le sang d'un soldat répandu pour satisfaire notre orgueil. Agréez Ferdinand parmi vous, reconnaissez en lui le successeur que je proclame pour vous commander après moi : dès ce jour je l'associe à mes travaux.

(Les Chevaliers et les soldats agitent leurs armes en signes d'adhésion. Musique militaire. Des pages apportent des coussins et une écharpe. Ferdinand se met à genoux sur les coussins devant son père. La Reine prend l'écharpe et la passe autour de Ferdinand. Un Chevalier donne une épée au Roi.)

LE ROI.

Je vous arme chevalier : jurez sur cette épée de ne vous en servir que pour protéger le faible, venger l'innocence opprimé, et combattre les ennemis de l'État.

FERDINAND, *mettant la main sur l'épée.*

Je le jure !

(Il la prend des mains de son père. Les fanfares recommencent et les soldats agitent leurs armes.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, RAMIRE.

(Tableau général à la vue de Ramire.)

RAMIRE.

Soldats, et vous chevaliers, honneur de la patrie, je rends grâces à la bonté d'un père qui me permet de vous faire entendre ma voix.

(Jeu de pantomime entre le Roi et la Reine. Le Roi doit exprimer par ses mouvemens la surprise que lui cause la vue de Ramire. La physionomie de la Reine doit peindre l'indignation, elle doit faire à son époux un geste pour lui dire d'imposer silence à l'interlocuteur; mais le roi, curieux de savoir ce qu'il va dire, fait entendre à son épouse qu'il faut le laisser faire. Ramire doit continuer de parler.)

Plusieurs d'entre vous ont connu le fatal hymen qui unit votre auguste souverain à Clémentine de Moréna, je suis le fruit de cette alliance contracté devant Dieu et dissoute par les hommes. Après tant d'inquiétudes sur ma destinée, qu'il m'est glorieux de paraître au milieu de vous sous les auspices de mon père ! c'est lui, c'est mon Roi qui me rappelle dans

son sein. Son cœur à cédé au cri de la nature, et sa bonté me rend enfin le seul titre qui flattait mon orgueil. (*Joie du Roi, impatience de la Reine.*) Soldats et Chevaliers, apprenez tous, par mon exemple, le respect qu'un sujet doit avoir pour la volonté de son souverain. Le Roi vient de proclamer mon frère son successeur au trône : j'unis mes vœux aux vôtres et ma joie à votre allégresse. Que Ferdinand règne après le grand prince qui vous gouverne : qu'il règne ! mon ambition se contente de la tendresse de mon père, et de l'honneur de porter un nom que vous avez béni tant de fois !

LA REINE, *dans la plus vive impatience.*

Quoi ! Sire, vous souffrez cet excès d'audace !

LE ROI, *descend du trône.*

Ramire, pourquoi n'avez vous pas déféré à l'ordre que la Reine vous a transmis de ma part ?

RAMIRE.

Sire, après l'explication qui vous a causé tant de surprise, n'étais-je pas autorisé à croire que cet ordre...

LE ROI.

Si vous aviez des doutes, vous deviez les éclaircir avant de vous permettre une démarche qui blesse mon autorité.

RAMIRE.

Mon père ! je n'ai consulté que mon cœur et ma tendresse pour vous.

LE ROI.

C'est par votre obéissance qu'il faillait me la prouver.

RAMIRE.

Ah ! Sire, daignez m'entendre, et souffrez que je me justifie. Si votre cœur était libre de suivre les impulsions de la nature, je n'aurais pas troublé la solemnité de ce grand jour pour lui faire entendre ma voix. Mais, pardonnez ma franchise, sans cesse tourmenté par de fausses alarmes, vous retardez toujours l'instant de mon bonheur ; votre tendresse s'exale en vaines promesses, et je crains que l'intrigue ne triomphe enfin de vos sentimens généreux.

LA REINE

Appellez vous intrigue la tendre sollicitude d'une mère qui veille aux intérêts de son fils ?

RAMIRE.

Madame, c'est à mon père que je confie mes craintes, vous êtes étrangère à ma cause : et si l'empressement que vous mettez à me combattre, à un motif que la nature rend excusable, le Roi saura enfin l'apprécier : et sans blesser vos droits, sa justice pourra les concilier avec les miens.

LA REINE

Les droits de mon fils sont inaliénables, la loi a détruit les vôtres, ou plutôt elle ne les a jamais reconnus.

FERDINAND.

Madame, les motifs qui vous éloigent de mon frère attestent le pouvoir de la nature sur le cœur d'une mère : mais daignez en croire mes pressentimens, vos inquiétudes ne se réaliseront jamais. Je n'ai vu Ramire qu'un instant : son âme s'est développée devant moi toute entière, et j'ose vous répondre des sentimens qui l'animent.

LA REINE.

Jeune imprudent ! vous ajoutez foi à des protestations mensongères !

FERDINAND.

Dussé-je y être trompé, je me plais à croire à sa franchise. Si je vous suis cher, ne me privez pas d'un ami dont les conseils me seront nécessaires.

LA REINE

Terminez, Sire, des débats qui peuvent avoir des suites si funestes.

RAMIRE.

Oui, mon père, prononcez : c'est à votre cœur que j'en appelle.

LE ROI, *pénétré.*

Ramire, il m'en coûte de t'affliger, plains un père qu'une politique affreuse condamne a étouffer les sentimens les plus doux de la nature. Demande-moi d'autres grâces qu'il soit en mon pouvoir de t'accorder.

RAMIRE.

Des grâces ! eh! que m'importent la richesse et de vaines faveurs, si vous détruisez tout le charme qui m'attache à la vie : si je suis toujours obligé de rougir d'une existence importune? est-il une grâce qui compense dans le cœur d'un fils le bonheur de voir et d'embrasser son père? de lui donner publiquement ce nom si doux créé par la nature, et bien préférable aux titres fastueux inventés par les hommes.

LA REINE.

N'y comptez pas tant que j'existerai.

RAMIRE.

Madame, ce langage est affreux dans la bouche d'une mère! le malheur de ma naissance méritait de votre part plus de ménagement. Je ne suis pas sorti des bornes du respect que je dois à mon souverain; je vous ai toujours honorée comme son épouse ; mais je vois trop que vous serez un obstacle éternel à mon bonheur, et je vous déclare que je suis las de gémir sous le poids d'une oppression si peu méritée. Mon père ne m'a point désavoué pour son fils ; Ferdinand m'accorde dans son cœur le titre que vous me refusez ; c'est donc à moi à faire valoir mes droits avec l'énergie qui convient à la justice de ma cause.

LE ROI.

Arrêtez, Ramire, vous franchiriez les bornes de ce respect dont vous vous prévaliez tout-à-l'heure; ce n'est pas ainsi que vous mériterez ma bienvaillance. Allez attendre chez don Fernandez la résolution que je prendrai, et songez à vous y soumettre; ne me forcez pas à déployer contre vous une rigueur à laquelle rien ne pourrait alors vous soustraire.

RAMIRE.

C'en est fait! votre cœur m'est fermé pour jamais : votre épouse triomphe, et je ne dois plus rien attendre que de mon désespoir!

LE ROI.

Insensé! que voulez-vous faire?

RAMIRE.

Démasquer une femme ambitieuse qui me force à oublier qu'elle est votre épouse. Personne n'ignore le motif secret qui l'a fait agir. Elle me ferme votre cœur, moins pour servir votre fils que pour conserver une autorité qui flatte son orgueil.

LE ROI.

C'en est trop.

FERDINAND.

Mon père, n'est-il pas aussi votre fils; je suis loin d'approuver le transport qui l'égare; tout autre que lui n'aurait pas adressé impunément à ma mère le reproche qu'il vient de lui faire; mais ne voyez que l'excès de son désespoir. N'est-il pas affreux pour un fils qui vous aime, de ne recevoir de vous que des marques d'indifférence? Ah! je le juge d'après mon cœur : si j'étais aussi malheureux que lui, peut-être me serai-je rendu plus coupable?

LE ROI, *à part.*

Quel trait de lumière vient me frapper? quoi! son frère le défend, et je n'aurais pas la force de le reconnaître! quelle est donc ma faiblesse! (*à Ferdinand.*) O mon fils, que ta vertu m'est chère! (*il fait un mouvement qui annonce une résolution ferme et subite. Aux soldats.*) Soldats, éloignez-vous.

LA REINE, *à part.*

Que va-t-il faire?

LE ROI.

Ramire, ne juge pas encore ton père, bientôt il te forcera de lui rendre justice. Vas, ma présence ne te sera pas longtems interdite.

RAMIRE, *en sortant.*

Hélas! (*Pantomime.*)

SCENE V.

LE ROI, LA REINE, FERDINAND, FERNANDEZ, Chevaliers et Femmes de la Reine *dans le fond du théâtre.*

LE ROI.

Madame, cessez d'opposer la politique à la tendresse paternelle. Les raisons d'Etat que vous alléguez contre Ramire seraient peut-être fondées à l'égard d'un autre prince ; mais la noblesse de ses sentimens, la candeur de son âme, cette heureuse sympathie qui unit déjà les deux frères, doivent assez vous convaincre que l'ambition ne peut les diviser.

LA REINE, *inquiète.*

Eh bien, Sire?

LE ROI.

Consentez à une reconnaissance que je desire ; vous n'avez qu'un fils, adoptez le mien, c'est un ami de plus que vous allez conquérir. Vous régnez déjà sur tous mes peuples par l'empire de vos bienfaits, ne souffrez pas que ce cœur vous échappe, il est digne de votre bienveillance ; en l'appelant au partage de votre amitié, vous comblerez les vœux d'un époux qui vous aime assez pour vous demander, comme une faveur, ce qu'il a droit d'exiger comme un acte aussi juste que raisonnable.

LA REINE, *à part.*

Quel langage!

FERDANDEZ, *à part.*

Que va-t-elle répondre ?

LA REINE.

Sire, quand j'ai découvert la retraite de Ramire, j'ai tout employé pour l'empêcher de paraître à la cour, les motifs qui ont déterminé ma conduite existent encore, et sont même plus puissans qu'ils ne l'étaient alors. Il est inutile de vous reproduire des raisons dont vous avez déjà senti toute la force. Ma résistance vous déplaira peut-être ; mais je ne vous trahirai jamais par une condescendance qui peut compromettre votre personne et l'existence de notre fils.

LE ROI.

Eh ! quoi, lorsque vous vous livrez à toute la sollicitude maternelle, ne pourrai-je être père sans exciter votre jalousie! pourquoi me condamner à étouffer dans mon âme un sentiment dont vous me donnez un exemple si doux à imiter ? me croyez-vous moins sensible que vous aux affections de la nature? Non, madame, vos raisonnemens sont plus spécieux que solides, et ne peuvent plus balancer dans mon cœur cette invincible inclination qui m'entraîne vers mon fils Ferdinand *Ramire.*

a cédé, sans hésiter, à la voix de l'amitié : il n'a point cherché dans l'avenir des malheurs incertains, il n'a vu dans le présent qu'un frère dont il voulait se faire un ami. Tous les discours de Ramire portent l'empreinte de la vertu. Nos deux enfans sont faits pour s'aimer. Assez et trop long-tems une séparation cruelle les a privé des plus douces jouissances de la nature. A présent qu'ils se connaissent on voudrait en vain les désunir : leurs cœurs s'entendront malgré nous. Laissons-les agir, et sachons anticiper sur cette félicité parfaite que leur intimité nous présage.

LA REINE.

Avec quelle avidité les mortels embrassent l'illusion qui les flatte ! Sire, je ne combattrai plus votre dessein, mais je lui opposerai une considération qui peut-être sera de quelque poids sur votre esprit. J'ai, pour craindre Ramire, des raisons que j'ai voulu vous taire jusqu'à présent. S'il fut si long-tems privé du bonheur de vous voir, c'est à moi qu'il en fera le reproche. Il sait tout ce que j'ai fait pour empêcher le succès de ses démarches ; il a vu avec quelle fermeté j'ai défendu les droits de mon fils. Il ne me pardonnera pas une résistance qu'il regarde comme une persécution. Tout-à-l'heure, ici même vous avez vu ses emportemens : ils ne sont que les précurseurs d'une vengeance qu'il a méditée depuis long-tems. (*Le Roi fait un mouvement de surprise.*) Oui, Sire, s'il a osé me menacer avant d'avoir une autorité légitime, que n'en dois-je pas redouter quand il sera sûr de votre appui ?

LE ROI.

Vaines allarmes que la crainte exagère à vos yeux ; son respect pour moi vous répond de son entière soumission à vos volontés.

LA REINE.

Un cœur aigri par les souffrances, ne connait que la haine, et n'aspire qu'à se venger.

LE ROI.

Eh bien, madame, puisque vous êtes sourde à mes instances, je ne m'abaisserai plus à vous supplier. Votre opiniâtreté me rend ce caractère qu'un excès d'amour m'avait fait perdre. Ce que je n'ai pu obtenir de vous, comme votre époux, je vous l'ordonne, comme souverain.

LA REINE.

Quoi ! Sire...

LE ROI.

Cette résolution est invariable : dès cet instant le sort de Ramire est fix pour jamais. Fernandez, vous allez me suivre dans la plaine où l'armée nous attend pour étaler à nos yeux le spectacle imposant de ses jeux guerriers : à cet exercice militaire, succédera le tournois que j'ai fait préparer pour les

grands du royaume, et les dames de ma cour. Que Ramire vous y accompagne : je vous ordonne de l'y conduire : pour cette fois cet ordre est irrévocable ; si quelqu'un se permettait de vous en donner un autre, je vous défends d'y obéir. (*à Ferdinand.*) Viens, mon cher Ferdinand, ta tendre amitié pour ton frere a déseillé mes yeux et m'a rendu à moi-même. (*Il sort avec Ferdinand et Fernandez.*)

SCENE VI.

LA REINE, *seule.*

Quel est mon étonnement ! est-ce bien mon époux qui me tient ce langage ? quel changement inattendu dans ma situation ! si je souffre que Ramire reprenne tous ses droits dans le cœur de son père, c'en est fait de mon autorité ; mon pouvoir tombe de lui même, et tôt ou tard je serai la victime de ce jeune ambitieux... Loin de moi toute irrésolution. Je suivrai les conseils de Don Pèdre, il faut anéantir mon ennemi, pour prévenir ma disgrace.

SCENE VII.

Don PÈDRE, LA REINE, *à Don Pèdre qui entre.*

LA REINE.

Eh bien?

D. PÈDRE.

Ramire approche, je l'ai précédé pour vous en prévenir et assurer le succès de cette entrevue. (*aux soldats.*) Suivez-moi... (*Don Pèdre emmène les gardes et va les placer ailleurs.*)

SCENE VIII.

LA REINE, RAMIRE.

RAMIRE.

Madame, je me rends à vos ordres, Don Pèdre m'a fait entendre que vous étiez revenue à des sentimens plus modérés; vous me voyez au comble de la joie, prêt à vous faire oublier, par une soumission respectueuse et un dévouement sans bornes, tout ce que mes discours ont pu avoir d'offensant pour vous.

LA REINE.

Si je n'avais écouté que mes ressentimens, vous auriez déjà reçu le prix de l'outrage que vous m'avez fait en présence des grands du Royaume. Vous devez savoir qu'un sujet n'offense pas impunément l'épouse de son souverain. Cependant satisfaite de la soumission que vous me témoignez, je veux bien oublier vos discours injurieux ; et vous rendre cette estime

que je ne vous avais jamais refusée, mais dont ma tendresse, pour un fils que j'adore, avait suspendu les effets.

RAMIRE.

Ah ! madame, si vous pouviez lire dans le fond de mon cœur, vous y verriez des sentimens bien contraires à ceux que vous me supposez.

LA REINE.

Des intérêts qui touchent de si près au bonheur de l'Etat, veulent être appuyés sur des bases qu'aucune autorité ne puisse renverser. La parole des hommes doit être sacrée : mais trop d'exemples prouvent qu'elle est subordonnée à l'empire de leurs passions. Il me faut donc des garans infaillibles de votre fidélité pour dissiper entièrement des inquiétudes que chaque évènement peut ramener dans mon âme.

RAMIRE.

Daignez vous expliquer, madame ; je vous fais d'avance tous les sacrifices qui s'accorderont avec mon honneur.

LA REINE.

Ce n'est point de la haine que je vous ai montrée ; ce sentiment pénible n'a jamais souillé mon cœur : la crainte m'a peut-être rendue un peu trop sévère à votre égard ; mais cette rigueur est facile à désarmer, et je me flatte que votre intérêt vous y déterminera. Vous devez être convaincu que jamais le roi ne vous reconnaîtra pour son fils.

RAMIRE.

S'il est ainsi, quel est donc le but de l'entretien que vous avez paru désirer ?

LA REINE.

Le voici. Je veux que, par un acte solemnel, vous renonciez à l'héritage de mon époux, que vous quittiez une patrie où votre existence politique peut causer tant de troubles, et faire verser tant de sang. A ces conditions, ma bienveillance vous suivra dans l'asile que vous choisirez.

RAMIRE.

Quoi, madame, après l'assurance que je vous ai donnée d'une fidélité à toute épreuve, cest-là le prix que vous mettez à vos bienfaits ! qu'exigeriez-vous donc de l'ennemi le plus acharné ?

LA REINE.

Prononcez, le tems presse ; vous n'avez qu'un instant pour vous décider.

RAMIRE.

Mon parti est pris : plus d'accord entre nous, si vous y mettez des conditions si barbares.

LA REINE.

Voilà votre arrêt. Je vais vous prouver que je ne crains pas vos menaces. Gardes !

SCENE IX.

LA REINE, RAMIRE, Don PÈDRE, Chevaliers, Soldats.

LA REINE.

Saisissez cet audacieux.

RAMIRE.

Si quelqu'un de vous m'approche, il est mort!

(Il tire son épée. Pendant qu'il fait ce mouvement, D. Pèdre dit un mot a l'oreille d'un chevalier, et finit par ces mots qu'il prononce tout haut.)

D. PÈDRE.

Allez : ne perdez pas un instant.

LA REINE.

Obéissez, je rendrai compte au roi de l'outrage qu'il m'a fait.

(D. Pèdre et les Chevaliers environnent Ramire. Il se bat comme un furieux; mais après une lutte assez longue, tantôt contre un seul, tantôt contre plusieurs, il est désarmé et forcé de se rendre.)

RAMIRE.

Lâches ! (*à Don Pèdre.*) Et toi, vil complice de la plus infâme trahison, tu ne jouiras pas long-tems de ton crime.

D. PÈDRE.

En sauvant la Reine, je n'ai fait que mon devoir.

RAMIRE.

Je ne voudrais pas, au prix de tout mon sang, m'être deshonoré par une action si infâme.

LA REINE.

Don Pèdre, qu'il s'éloigne de ces lieux.

SCENE X.

LE ROI, LA REINE, FERDINAND, RAMIRE, FERNANDEZ, Don PÈDRE, CONSTANCE, Chevaliers.

LE ROI.

Que vois-je ? Ramire ! madame, que vient-on m'apprendre?

RAMIRE.

Sire, je vous demande justice.

D. PÈDRE.

Oui, sire, vous la devez à votre épouse. Elle vient de courir le danger de perdre la vie par l'audace de ce jeune insensé. Il a osé la menacer et lever sur elle ce glaive que j'ai heureusement détourné. (*Tableau général.*) Interrogez les chevaliers qui sont accourus à son secours avec moi : si leur déposition ne confirme pas la mienne, je consens à périr à la place de l'accusé. (*Les chevaliers font un signe d'approbation.*)

RAMIRE.

Mon père, pourrez-vous croire ce vil calomniateur; c'est lui qui m'a tendu le piège dans lequel je viens de tomber; c'est lui qui est venu me demander un entretien de la part de la Reine. Je me suis rendu à ses instances, et je m'apperçois trop tard que c'était une trame ourdie pour me perdre dans votre esprit, et rendre désormais notre réconciliation impossible.

FERNANDEZ, *à part.*

S'il disait la vérité !

LE ROI.

Madame ?

LA REINE.

Sire, ne m'interrogez pas, je n'ai rien a ajouter à la déposition de Don Pèdre. Il est tout simple qu'un accusé cherche à se justifier. Celui-ci vous touche de trop près pour que j'aigrisse encore le ressentiment qui doit vous animer contre lui, l'évènement parle de lui-même : malheureusement trop de témoins peuvent l'attester. Sans l'éclat qu'il a produit, vous l'eussiez toujours ignoré.

RAMIRE.

Quelle hypocrisse !

LE ROI, *à Ramire.*

Ainsi tu as justifié les craintes de la Reine ! ton ambition n'a pu se contraindre, et c'est mon épouse que tu as voulu lui sacrifier. Ah ! combien tu me fais repentir de la tendresse que j'ai ressentie pour toi.

RAMIRE.

Et vous aussi, mon père ! vous me croyez capable d'un crime si atroce !...

LE ROI.

Voilà le résultat de tes menaces. Ote-toi de mes yeux, je saurai te mettre dans l'impuissance de satisfaire ton odieuse vengeance. Soldats, qu'on l'enferme dans la citadelle.

RAMIRE.

J'obéis, sans murmure, à l'arrêt peu réfléchi que vous lancez contre moi : vous êtes père, cette idée me rassure, et me fait croire que vous ne me condamnerez pas sans m'entendre. Le mensonge n'a point encore souillé mes lèvres, mon cœur est incapable d'un crime ; et quand le trouble où vous a jeté cet évènement aura cessé, j'espère qu'il me sera facile de vous prouver mon innocence. (*On l'emmène.*)

SCENE XI.

LE ROI, LA REINE, FERDINAND, FERNANDEZ, Don PÈDRE, CONSTANCE, Chevaliers, Soldats.

LA REINE.

Quelle tranquillité !

LE ROI.

Madame, je sais ce que je dois à mon rang et à votre amour.

FERNANDEZ.

Sire, s'il m'était permis d'élever la voix pour justifier un infortuné...

LE ROI.

Je n'ai aucuns garans de la vertu de Ramire, et mon épouse m'a donné mille preuves de sa tendresse, vouloir le défendre, c'est affecter un zèle indiscret, et montrer peu d'égard pour ma personne. Venez, madame, l'objet de vos allarmes n'est plus à craindre pour vous, la criminelle audace de Ramire assure votre repos et détruit mes espérances : après l'outrage qu'il vous a fait, je n'ai plus le droit de réclamer votre indulgence pour lui ; mais, hélas! toutes les illusions de la grandeur n'effaceront jamais de mon âme l'image d'un infortuné que je dois plaindre en le punissant. (*Il sort avec la Reine.*)

FERDINAND, *à Fernandez.*

Je vous recommande mon frère, je le crois innocent, ne le perdez pas de vue : je vais m'occuper à découvrir la vérité.

SCENE XII.

FERNANDEZ, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Cœur noble et généreux !

FERNANDEZ.

Rassure-toi, ma fille, je n'abandonnerai pas notre bienfaiteur, je vais le voir dans sa prison ; je saurai la vérité, et je croirai plutôt à sa parole, qu'à tous les sermens de la Reine.

CONSTANCE.

Innocent ou coupable, que ferez vous pour lui?

FERNANDEZ.

Je lui prouverai de ma reconnaissance en exposant ma vie pour le justifier. Le Roi a fait annoncer pour ce soir un tournois auquel assisteront tous les grands officiers de la couronne. C'est là, qu'à mon tour je veux accuser la Reine de calomnie, et que, fidèle aux lois de la chevalerie, je soutiendrai mon accusation par la force des armes.

CONSTANCE.

Eh quoi ? mon père, à votre âge...

FERNANDEZ.

Viens, ma fille ; le courage et l'indignation me donneront des forces. Ce dieu qui voit mon dévouement ne permettra pas sans doute le triomphe du crime. Mais avant tout, je veux entretenir notre bienfaiteur ; s'il est coupable, je saurai le deviner malgré lui : alors j'emploirai la clémence du Roi pour le soustraire à la vengeance de la Reine ; mais s'il est innocent, je le défendrai jusqu'au dernier soupir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un champ clos disposé pour un tournois, un trône et des gradins s'élèvent à l'extrêmité.

SCENE PREMIERE.

FERDINAND, D. PÈDRE.

FERDINAND.

Don Pèdre, vous voyez les tristes résultats de votre accusation contre Ramire, le tournois préparé par ordre de mon père, comme un divertissement qu'il voulait donner à sa cour, va se changer en une scène de tristessse et de deuil ; la lice où nos chevaliers devaient rivaliser de force et d'adresse, va devenir un champ de carnage. Fernandez, le vertueux Fernandez, accuse la Reine de trahison et de calomnie, et propose de prouver l'innoconce de mon frère par la force des armes. Le Roi lui-même, n'est pas assez puissant pour arrêter l'effet de cette accusation. Les lois de la chevalerie l'autorisent, et les Rois n'oseraient la violer.

D. PÈDRE.

Eh bien, seigneur, que voyez vous là qui doive vous allarmer ? Fernandez accuse la Reine et me provoque au combat : croyez-vous que la réputation de Fernandez impose à ma vaillance? détrompez-vous ; j'ai défendu votre mère contre son assassin, je saurai la défendre contre son accusateur.

FERDINAND.

Quand un homme tel que Fernandez prend avec tant d'éclat, le parti d'un accusé, c'est une présomption bien terrible contre l'accusateur.

D. PÈDRE.

L'opinion de ce chevalier ne règle pas ma conduite, et ne peut détruire un fait dont j'ai été moi-même le témoin.

FERDINAND.

Ainsi vous persistez à dire que mon frère est criminel.

D. PÈDRE.

Oui, seigneur.

FERDINAND.

Eh bien ? moi, je me plais encore à croire à l'innocence de Ramire.

D. PÈDRE.

Alors votre mère est donc coupable ?

FERDINAND.

Cruelle incertitude !

D. PEDRE.

Osez-vous balancer entre votre mère et un étranger que vous ne connaissez pas ?

FERDINAND.

Seriez-vous assez peu généreux pour vous mesurer avec un vieillard dont la faiblesse trahira le courage ?

D. PÈDRE.

Je ne suis point l'aggresseur. Pour l'honneur de la Reine autant que pour le mien, je suis obligé de repousser son attaque; il devait consulter sa force avant de céder à l'exaltation de son esprit ; s'il succombe , je ne tirerai pas vanité de ma victoire, mais je ne serai pas responsable de son malheur.

FERDINAND.

Ne peut-on le prévenir ? car enfin , s'il triomphe , je ne dois pas souffrir que ma mère gémisse sous le poids d'une accusation odieuse. L'honneur me fera un devoir de prendre votre place , et malgré la haute estime qui j'ai pour lui , je serai contraint de répandre son sang, s'il ne parvient à verser le mien.

D. PÈDRE.

Votre prévoyance va trop loin , seigneur , ne craignez pas de vous mesurer avec lui ; je suffirai seul pour venger l'outrage que Fernandez a fait à votre mère...

SCENE II.

FERDINAND , FERNANDEZ , D. PÈDRE.

FERNANDEZ.

Vil calomniateur : si la cause de la Reine avait pû être séparée de la tienne , crois-tu que je t'aurais fait l'honneur de te confondre avec l'épouse d'un souverain que j'honore ?

D. PÈDRE.

Est-ce honorer son Roi que d'attaquer la gloire de celle qui partage sa couronne ? Qui vous a institué le juge des actions de vos maîtres ?

FERNANDEZ.

Qui t'a donné le droit de flétrir l'innocence et de calomnier la vertu ?

FERDINAND.

Fernandez , est-ce bien là le langage qui vous sied devant moi? vous, l'accusateur de ma mère ! est-ce pour insulter à ma douleur que vous venez...

FERNANDEZ.

Ah ! seigneur , que cette intention est loin de ma pensée !

j'ai vû votre frère : si j'avais douté de son innocence, je n'aurais point provoqué ce combat qui m'afflige autant que vous. Mais, vous le savez, la vérité l'a toujours emporté dans mon cœur sur toutes les considérations humaines. Ramire est devenu mon ami : on veut l'opprimer : il est sans appui, sans espoir, sa perte est inévitable, si je l'abandonne. Toutes les puissances de la terre ne m'empêcheraient pas de défendre une cause qui m'intéresse et que je crois juste.

D. PÈDRE.

Quelle preuve avez-vous de son innocence ?

FERNANDEZ.

J'en ai une irrécusable ; cette simpathie secrette et irrésistible qui lie entr'eux les hommes délicats et sensibles ; cet épanchement de l'âme qui développe à leurs yeux les replis les plus cachés de leurs cœurs. Enfin cette franchise naturelle et persuasive qui n'emprunte son éloquence que de la vérité ; mais ce langage est étranger pour toi, les méchans ne croyent pas à cette sublime intelligence qui rapproche les hommes vertueux.

D. PÈDRE, *avec ironie.*

Seigneur, à quoi bon ces vaines insultes au moment de nous combattre ? croyez-vous que ma valeur ait besoin d'être excitée par des outrages !

FERNANDEZ.

Il est des hommes qui devraient se rendre assez de justice pour croire qu'aucune expression ne peut les outrager.

D. PÈDRE.

C'en est trop.

FERDINAND.

Fernandez, vous oubliez que je suis le fils de votre Roi.

FERNANDEZ.

Ce n'est pas ce traître que je cherchais ici : c'est à vous, seigneur, c'est au généreux frère de Ramire que je voulais m'adresser. Votre tendresse pour votre auguste mère vous donne sur elle cet ascendant qui n'ait de la nature. Je venais tenter un dernier effort pour vous engager à la faire désister d'une accusation injuste, dirigée par ce perfide, je venais vous supplier d'aller vous jeter à ses genoux, de lui faire abandonner le lâche qui osa l'égarer par des suggestions criminelles, de ne pas s'exposer à perdre en un instant le fruit de vingt années des vertus. Elle peut encore se rétracter sans honte, le motif de la faiblesse est bien excusable aux yeux des hommes qui ont le bonheur de vous connaître, on la plaindra en applaudissant au généreux retour qui la rend à l'honneur ; mais si elle permet que le crime se consomme, il n'est plus d'excuse, et tout le sang qui se répandra pour cette querelle rejaillira sur sa tête.

FERDINAND.

Quelle démarche m'osez-vous proposer ! n'est-ce pas votre précipitation qui cause toutes nos allarmes !

D. PÈDRE.

Si le sang doit couler, c'est à vous seul qu'il faut le reprocher. Votre proposition humilie la Reine : si elle avait la faiblesse d'y souscrire, j'aurais le courage de m'y opposer.

FERNANDEZ.

Il y a plus de gloire à convenir de sa faiblesse qu'à la soutenir même avec l'éclat du triomphe.

D. PÈDRE, *avec ironie.*

Vous m'étonnez, seigneur ; à l'approche du combat votre fierté se démentirait-elle ? est-ce la crainte qui vous dicte ce langage ?

FERNANDEZ.

La crainte ! tu ne le crois pas, ma vie entière et les nobles cicatrices qui couvrent mon corps, prouvent assez que je n'ai jamais tremblé devant un ennemi.

FERDINAND.

Je vois trop qu'il faut renoncer à toute espérance. Fernandez, votre amour connu pour la justice, jette mon esprit dans une incertitude qui partage et confond toutes mes idées. S'il m'était permis de juger mon frère par vos discours, je sens que mon cœur se prononcerait pour lui ; mais Don Pèdre défend ma mère : je ne dois plus voir que la disgrace dans laquelle votre imprudence l'a précipitée ; et si j'ai des vœux à faire, la nature les reclame.

D. PÈDRE.

Le tems presse, je vais me disposer à combattre.

FERNANDEZ.

Le triomphe n'est pas douteux, si le ciel se déclare pour la justice.

D. PÈDRE.

Don Pèdre bientôt n'aura plus d'ennemi si la victoire est le prix de la valeur.

(Il sort en menaçant Fernandez et en cherchant à rassurer Ferdinand par des gestes que ce prince examine pendant ce mouvement.)

FERNANDEZ, *dit à part.*

Le lâche ! il compte sur un triomphe aisé, mais il ne serait pas si vain, s'il savait quel ennemi se dispose à punir son audace.

SCENE III.

FERDINAND, FERNANDEZ.

FERDINAND.

L'heure fatale approche : allez, Fernandez, où vous appelle

un sentiment d'honneur que j'admire, et dont je déplore la cause.

FERNANDEZ.

Je m'étais promis, seigneur, un résultat plus heureux de ma démarche, elle blesse la fierté d'un guerrier tel que moi ; je ne me la serais point permise, surtout en présence de l'homme vil qui compromet votre mère, si je n'avais été jaloux d'éviter l'effusion du sang. Mais puisqu'un vain espoir m'avait abusé, je me retire avec la consolation d'avoir fait mon devoir.

SCENE IV.

FERDINAND, *seul.*

Mon esprit s'égare dans ses conjectures, comment concilier le crime de Ramire avec la loyauté qu'il m'a montrée, et l'assurance avec laquelle Fernandez ne cesse de le défendre. Cependant, c'est ma mère qui l'accuse ; rien ne prouve encore qu'elle ait trahi la vérité, pourquoi la soupçonnerai-je quand tout semble au contraire déposer contre Ramire... En supposant même qu'elle soit coupable, ne dois-je pas oublier ses torts, et ne voir que sa disgrâce pour l'en garantir s'il est possible ? est-il un sacrifice qui doive nous coûter pour payer une mère de sa tendresse et des soins qu'elle nous a prodigués dans notre enfance ? A cette pensée, je me repens déjà de l'irrésolution qui a partagé un moment mon cœur entre Ramire et celle qui m'a donné le jour ! pour moi Ramire doit être coupable : eh ! d'ailleurs s'il faut une victime au repos de l'État, la nature en gémit, mais elle me défend de lui laisser immoler ma mère...

SCENE V.

FERDINAND, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Ah ! seigneur, dans le trouble qui m'agite je ne sais où porter mes pas ; votre mère m'a fait appeler, et je n'ai pas la force de paraître devant elle. Prenez pitié de ma douleur, empêchez un combat dont l'issue doit m'être si funeste, ne souffrez pas qu'un vil calomniateur triomphe de l'innocence, et consomme son crime en se baignant dans le sang de mon père.

FERDINAND.

Vertueuse Constance, je partage votre douleur, j'ai déjà fait des efforts inutiles pour empêcher ce combat dont l'iné-

galité m'épouvante autant que vous. Si le ciel ne se déclare point en faveur de votre père, je crains bien de n'avoir, comme vous, que des larmes à répandre, et de vains regrets à lui donner.

CONSTANCE.

Ainsi donc la vertu sera toujours en butte aux persécutions du crime!

FERDINAND.

Modérez devant moi la douleur qui vous égare, sans doute elle est bien légitime, je la partage; mais en déplorant la perte dont vous êtes menacée, je dois vous rappeller que la Reine est ma mère et que vous l'outragez en la croyant coupable.

CONSTANCE.

Il n'est donc point de terme à mon malheur.

FERDINAND.

(*A part.*) Cachons-lui la résolution que j'ai prise.

CONSTANCE.

O mon père! après tant de travaux illustres, faut-il que vous périssiez par la main d'un homme si peu digne de vous!

FERDINAND.

Vous m'avez dit que vous n'osiez paraître devant la Reine; venez, je vais vous y conduire, si elle a des reproches à se faire, c'est l'excès de son amour pour moi qui l'aura égarée; mais je connais son âme, le crime lui est étranger. Venez, nous tomberons à ses genoux, je mêlerai mes larmes aux vôtres, j'unirai mes prières à vos instances: nous l'attendrirons par le tableau de nos douleurs.

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Seigneur, je vous suis. O dieu! n'abandonne pas mon vertueux père! (*ils sortent.*)

SCENE VI.

(On vient relever des sentinelles et en placer d'autres, ensuite on ouvre la barrière. Le Roi paraît environné de Chevaliers. Il va s'asseoir sur son trône, le cortège se range autour de lui.)

LE ROI.

Don Pèdre, vous savez quelle cause vous avez à défendre. Vous allez combattre un homme dont j'honore les qualités éminentes et dont je plains l'aveuglement. Tel est sur le cœur des mortels l'ascendant de la vertu que l'accusation de Fernandez a jetée sur vous, de la défaveur parmi les grands qui m'environnent. Songez que Dieu sera témoin du combat que vous allez soutenir, protecteur de l'innocence, il frappe ses oppresseurs; si votre accusation est fausse, il est encore tems de vous rétracter, je vous promets votre pardon.

D. PÈDRE.

Sire, je n'ai rien avancé que je ne sois en état de soutenir, je persiste dans mon accusation. Ordonnez que mon adversaire paraisse, et vous verrez comment je punis le téméraire qui a osé calomnier votre épouse.

SCENE VII.

(La Reine paraît en deuil, accompagnée de Ferdinand et de Constance qui paraît accablée de douleur. Les femmes de la Reine ferment la marche, cette princesse passe devant le trône du Roi et affecte une contenance assurée.)

LE ROI, *à la Reine*

Ne me déguisez rien, épargnez-moi la douleur de perdre à la fois un chevalier que j'estime, un fils que j'aime encore, ou une épouse qui a fait, jusqu'à ce jour, le bonheur de ma vie ; Ramire est-il coupable ?

LA REINE.

Sire, un pareil doute... pourrait-il entrer dans votre âme !

(Elle va s'asseoir sur une estrade disposée pour elle. Constance reste auprès d'elle, et Ferdinand va se placer auprès de son père.)

LE ROI.

Chevaliers, donnez le signal du combat.

SCENE VIII.

(Don Pèdre entre dans la lice au bruit des fanfares. A peine y est-il que Ramire paraît et s'y élance à son tour. Il est armé comme Don Pèdre et a la figure caché sous son casque.)

RAMIRE, *se prosterne un moment et dit tout bas.*

Grand dieu ! témoin de mon innocence, sois favorable à mes armes.

(Il se relève et marche fièrement à son ennemi. Ils déploient l'un et l'autre tous les moyens que leur donnent la force et l'adresse. Ils se battent à l'épée, ensuite au sabre, et enfin au poignard. Don Pèdre est atteint dans la poitrine et va tomber dans la coulisse. Tableau. Ferdinand, voyant Don Pèdre vaincu, s'élance dans la lice et dit :)

FERDINAND.

Ennemi superbe, ton triomphe n'est pas complet, la mort de Don Pèdre semble accuser ma mère : c'est à moi seul qu'il appartenait de la défendre, je te défie à mon tour. (*Il marche à Ramire.*)

RAMIRE, *à part.*

O ciel ! mon frère !

LA REINE.

Arrêtez ! (*elle se jette aux genoux du Roi.*) Sire, opposez-vous à ce funeste combat.

FERDINAND.

Défens-toi.

RAMIRE, *ôte sa visière.*

O mon frère ! si tu as soif de mon sang, frappe : je n'aurai jamais la force de te punir du crime de ta mère.

FERDINAND.

Qu'entends je !

RAMIRE.

Un frère qui t'aime, et qui préfère la mort à l'horreur de te la donner.

(A la voix de Ramire le Roi a quitté sa place et est entré dans la lice avec les assistans. Les deux frères s'embrassent aulieu de se battre.)

LE ROI.

Quelle est ma surprise ! comment se fait-il ?

RAMIRE.

L'amitié de Fernandez à tout fait. Il est venu dans ma prison : je l'ai convaincu de mon innocence ; dans sa généreuse indignation il a provoqué D. Pèdre au combat, en accusant votre épouse. Allarmé de sa résolution et craignant pour sa vie, je l'ai supplié de me laisser prendre sa place. Il s'y est déterminé avec peine ; mais enfin cédant à mes instances, il m'a revêtu de ses armes ; et, retenu pour moi dans la citadelle, il y attend l'issue de ce combat dans lequel la perfidie a succombé.

LE ROI.

Qu'on aille délivrer Fernandez. (*on y va.*)

FERDINAND.

O ma mère ! aurez-vous encore le courage de persécuter un frère si digne de votre amitié ? c'est à vos genoux que j'implore pour lui un sentiment qui doit mettre le comble au bonheur de votre famille. Ouvrez-lui votre cœur, je vous réponds du sien. (*il se relève.*) Oui, je déclare, à la face du ciel et des hommes, qu'en vertu du pouvoir que mon père m'a donné en m'associant à son Empire, je prends Ramire sous ma protection, que je le reconnais solemnellement pour mon frère, et que je n'accepterai le trône que de son consentement.

LE ROI.

Embrasse-moi, mon fils, j'admire ta générosité. Viens, aussi dans mes bras, mon cher Ramire, je te rends le cœur de ton père. Entre ton frère et moi, je défie désormais à tes

ennemis de t'atteindre. Et vous, madame, serez-vous insensible à l'attrait de tant de vertus ! rappelez votre âme à des sentimens plus dignes de sa grandeur, et ne voyez plus dans Ramire un ennemi à redouter, mais le plus fidèle et le premier de vos sujets.

RAMIRE.

Oui, j'en prends à témoin cette providence éternelle qui a veillé sur ma destinée ; oublions le passé l'un et l'autre. Ah! mon cœur n'a jamais connu la vengeance, le vôtre, madame, n'était pas fait pour la haine. Que l'amitié succède à ce sentiment si contraire au vœu de la nature, et ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie.

LA REINE.

Tant de grandeur d'âme dissipe enfin mes inquiétudes et détruit pour jamais mon erreur. Ramire, Ferdinand, soyez tous deux mes fils, et ne pensons plus qu'à embellir les jours du plus tendre des époux et du plus sensible des pères.

SCENE IX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, FERNANDEZ.

LA REINE, *à Fernandez qui entre.*

Venez, homme vertueux, jouissez de notre bonheur commun, c'est la plus digne récompense qu'on puisse offrir à votre générosité.

FERNANDEZ.

Ah ! madame, la joie qui brille dans vos yeux me dit que tous mes vœux sont comblés.

RAMIRE.

Vous êtes mon second père, je vous donnerai ce titre avec orgueil.

LE ROI.

Oui, qu'il soit ton père ; je t'accorde Constance, je bénirai votre union, elle sera plus heureuse que celle de ta mère.

RAMIRE.

Mon cœur suffit à peine à l'excès de ma joie.

FIN.

PQ
2330
L46R35

La Roche, Philippe Jacques de
Ramire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY